

Cher Monsieur Léon Robel,

Je désire vous communiquer mes impressions de lecture de la Correspondance Lili Brik- Elsa Triolet, que je viens d'achever et que je vous avais annoncées par téléphone, il y a quelques semaines.

Je tiens d'abord à vous préciser que je suis un lecteur appartenant à ce qu'on pourrait appeler le « grand public », que mon érudition littéraire (notamment concernant la poésie russe) est modeste, même si, en l'occurrence j'ai lu l'essentiel de l'œuvre romanesque d'Elsa Triolet et d'Aragon; ma vie professionnelle a été consacrée, en effet, à la formation des étudiants et à la recherche en écotoxicologie! C'est donc fort modestement que je vous fais part de ces impressions; c'est d'ailleurs la dernière phrase de votre préface qui m'a incité à le faire.

J'ai suivi avec passion et souvent une intense émotion la trajectoire commune de ces deux femmes « d'exception », dites vous justement, trajectoire pathétique sinon dramatique et que j'ignorais. Il serait superfétatoire que je revienne sur le fond du document, ce serait plagier petitement votre si riche préface. Ce sur quoi je veux insister, c'est votre choix, ô combien judicieux, (et celui de vos collaborateurs) de publier l'intégralité des textes, quitte à constituer un volume de textes impressionnant. C'était la condition absolue pour restituer au lecteur la notion de temps et donc la notion de vie, sans lesquelles ce lecteur n'aurait eu droit qu'à quelques touches disparates et beaucoup moins significatives. Ce temps retrouvé fait revivre au lecteur, qui connaît, lui, l'issue et ses dates, la douloureuse progression inexorable du vieillissement et du délabrement physique chez les deux femmes. Les démêlés de Lili avec sa boule de schwing-gum ou ceux d'Elsa avec sa chienne, bref tous les frémissements quotidiens de la vie donnent une dimension affective, authentiquement humaine aux drames multiples qu'elles ont traversés; je suis, en effet, persuadé, que cette dimension est un moment de la connaissance, y compris dans le domaine de l'Histoire. Et pas seulement l'Histoire: il y a quelque temps, j'ai lu le très intéressant livre d'Annie Paradis « Mozart, lettres de la vie ordinaire », qui reproduit les centaines de lettres échangées par Mozart essentiellement avec son père et qui permettent au lecteur d'aujourd'hui d'explorer les sentiers sinueux de la vie privée et sociale du musicien et donc d'approcher par une voie originale (et non académique) sa personnalité. Avant cette lecture, j'appréciais déjà sa musique, sans être musicologue mais simplement mélomane. Désormais, grâce à cette lecture, je vis cette musique bien plus intimement et j'en perçois enfin son contenu souvent pathétique sinon tragique qui m'avait quelque peu échappé jusqu'alors. Une sorte de miracle. Je crois qu'il va m'advenir la même révélation concernant l'œuvre d'Elsa Triolet que votre livre me donne furieusement besoin de relire, certainement sous un jour nouveau.

Le talent d'écrivain des deux sœurs, la force de leur relation d'amour et, encore une fois, l'étalement de cette correspondance dans le temps font que progressivement s'installe entre le lecteur ( en tout cas avec le lecteur que je suis) et la rédactrice de la lettre, une empathie étroite, à tel point qu'il m'est arrivé à plusieurs reprises de croire que j'en étais le destinataire! Et croyez bien que je n'exagère pas...

Une des raisons de mon implication affective dans cette correspondance est que j'ai vécu, personnellement, bien des événements évoqués dans les années 1955-1970,

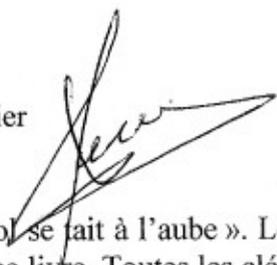
ayant été militant actif à Paris, « du même bord » qu'Elsa Triolet (comme elle dit): guerre d'Algérie, Charonne, mai 1968, invasion de la Tchécoslovaquie, crise du « socialisme réel » (pour aller vite...). La lecture de la correspondance a vivement réactivé bien des souvenirs, pas forcément pénibles d'ailleurs. C'est ainsi qu'Elsa Triolet évoque le 21 mars 1962 l'édition du disque de Monique Morelli qui chante Aragon. Ce fut à l'occasion de cet événement qu'eut lieu au Théâtre Récamier (aujourd'hui disparu), dans le 7<sup>ème</sup> arrondissement, une soirée publique où la chanteuse interpréta les textes d'Aragon en présence d'Elsa Triolet et d'Aragon lui-même (et de Jean Cocteau). Mon père, Elie Ferrier était alors le directeur de ce théâtre et je pus alors participer à la soirée, dont j'ai un souvenir assez précis (à défaut de sa date...). Je me souviens aussi d'une phrase dite par Elsa Triolet à mon père, dans sa voiture qui les ramenait au Moulin, quelques années plus tard, au moment de l'invasion de la Tchécoslovaquie, au sujet des dirigeants soviétiques: « Ce sont des barbares... ». Veuillez excuser ces incidences personnelles...

Quant à Lili brik, j'ai tout découvert d'elle de ce que la correspondance révèle. Je savais, bien sûr, qu'elle avait été la compagne de Maïakovski, mais j'ignorais à quel point elle avait tenu cette place centrale dans la vie culturelle et notamment littéraire soviétique quand celle-ci était l'enjeu de forces mortellement antagonistes.

Cher Monsieur Robel, je pense qu'on peut vous être reconnaissant, à vous et à vos collaborateurs, d'avoir réalisé cet énorme travail. Celui-ci contribue certainement à corriger une des injustices de l'Histoire qui n'a pas encore aujourd'hui suffisamment élevé Elsa Triolet, malgré toute sa notoriété, au rang d'écrivain majeur du XX<sup>ème</sup> siècle.

Avec tous mes sentiments respectueux,

Vincent Ferrier



P.S: le 10 août, je viens de relire (d'une traite...) « Le rossignol se fait à l'aube ». Le même miracle que pour Mozart. J'ai littéralement redécouvert ce livre. Toutes les clés du récit sont dans la correspondance...